Dixième Année. — N° 221 15 MARS 1906 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA SORCELLERIE MÉDICALE

On annonce la réunion prochaine, à Paris, sous la présidence du docteur Brouardel, d'un Congrès de médecine qui ne s'occupera pas de questions purement techniques et pourra, de ce fait, disent les journaux, provoquer un certain succès de curiosité.

Il s'agit, en effet, de réprimer l'exercice illégal de la médecine, et, dans ce but, de dénoncer au public « les pratiques bizarres et souvent extravagantes des charlatans de la médecine qui fleurissent encore dans nos campagnes : guérisseurs, rebouteux et sorciers. »

L'idée de ce Congrès n'est pas faite pour nous déplaire, car nous sommes persuadés que tous les thérapeutes officiels et patentés, que tous les savants diplômés qui y prendront part auront assez d'impartialité et de bon sens pour ne pas condamner en bloc, sans études et sans examen, les pratiques de ceux qu'ils appellent, un peu sévèrement peut-être, les charlatans de la médecine.

Qu'il y ait, parmi les rebouteux, les guérisseurs et les sorciers de village, un grand nombre d'exploiteurs de la crédulité publique, cela ne fait de doute pour personne. On ne saurait trop sévir contre ceux-là.

Mais de là à dire, sous prétexte que la Faculté les ignore, que tous ces guérisseurs ou prétendus sorciers sont de malhonnêtes gens et que tous leurs remèdes sont inactifs ou dangereux, il y a un pas, un pas qu'il ne faut pas franchir.

Combien de ces remèdes, dits de bonne femme, que la médecine officielle a adoptés, en ces dernières années, après les avoir longtemps méconnus, faute d'avoir daigné les étudier de près !

La levure de bière, par exemple, est devenue d'un usage courant. Or, il y avait des siècles que les guérisseurs de village l'employaient, avant que les médecins diplômés se fussent avisés de son efficacité.

⁂

Quoi qu'il en soit, le prochain Congrès aura cela de bon qu'il attirera l'attention sur une question que nous avons souvent traitée ici. Pour nous, il n'y a pas de légendes ou de superstitions absolues. Toute légende et toute superstition est une vérité qui s'est, avec le temps, recouverte d'une alluvion d'erreurs, et qu'il s'agit de dégager. De même, dans les bizarreries et les extravagances des prétendus remèdes de sorciers, il y a presque toujours un principe vrai, que le devoir des savants et des médecins de bonne foi est d'essayer de découvrir...

Nous pouvons en rappeler un exemple récent.

Parmi les documents réunis par les organisateurs du Congrès, et qui doivent, dans leur pensée, constituer une sorte de musée de la sorcellerie médicale, les journaux mentionnent notamment les constatations suivantes :

« Dans certaines régions, disent-ils, pour les affections des bronches, on coupe en deux une poule noire vivante, dont on applique les deux moitiés sur le corps du malade. Remplacez la poule noire par un pigeon blanc, et le procédé sera infaillible contre la méningite. »

Il est certain que, présenté ainsi, ce remède paraît à la fois répugnant et extravagant.

Nos lecteurs, qui ont lu l'étude du docteur Aurigo

sur la *fégatothérapie* et l'exposé, sur le même sujet, de nos propres observations, savent pourtant que cette application de chairs pantelantes produit, dans certaines affections, des effets bienfaisants, absolument indéniables.

Ils se souviennent que, par une analyse patiente et minutieuse des faits, le Dr Aurigo est arrivé à démontrer que les chairs encore vivantes, et notamment le foie, produisaient un dégagement de fluide, qui opérait dans l'organisme humain une sorte de résurrection des cellules.

Il est probable que si on prenait la peine d'étudier avec la même patience la plupart des pratiques des prétendus sorciers de village, on découvrirait souvent, sous l'amas des extravagances et des bizarreries, des données expérimentales extrêmement précieuses.

⁂

Ce qui nous donne bon espoir dans les résultats des travaux du Congrès, c'est la déclaration qu'a faite à l'un de nos confrères l'un des médecins qui en ont pris l'initiative, le Dr Cantaloube.

« Quelque étranges que paraissent les pratiques des sorciers, a dit le Dr Cantaloube, elles ne sont pas aussi dépourvues de valeur qu'on pourrait le croire à première vue... Depuis qu'on a pénétré tous les détails du magnétisme et de tous les phénomènes connexes, depuis les études sur la suggestion, l'*autoguérison* ne paraît plus invraisemblable. Chez les névropathes — et les guérisons obtenues se rencontrent dans cette classe — chez les neurasthéniques, les malades de la volonté, une influence nerveuse mal définie peut ramener à l'état normal une fonction rétive. »

Ces paroles, encore une fois, sont de bon augure.

Elles prouvent que, tout en défendant leurs intérêts professionnels, ce qui est bien légitime, les membres du Congrès ne se refuseront point à l'examen de quelques-unes, tout au moins, des pratiques de la médecine non diplômée.

Il ne faudrait pas cependant que les membres du Congrès n'admettent, comme facteur des guérisons obtenues par les empiriques, que la suggestion.

La suggestion, l'auto-suggestion, le magnétisme, l'hypnotisme peuvent, dans certains cas, être la cause de certaines améliorations dans l'état des malades.

Mais ce serait une erreur de croire que, seule, la suggestion opère ces améliorations.

Si les membres du Congrès commençaient leurs délibérations avec cette idée préconçue que le remède du guérisseur de village n'a jamais d'efficacité par lui-même, et que c'est l'ascendant seul du guérisseur qui agit sur le malade, ils commettraient beaucoup d'erreurs et surtout beaucoup d'injustices.

Il y a d'autres éléments que la suggestion dans les guérisons obtenues par les prétendus charlatans de la médecine. Ces éléments, c'est le devoir des médecins oficiels de les examiner et de les dégager avant de prononcer un jugement de condamnation. Les membres du Congrès doivent, tout au moins, pour qu'on ne puisse pas les accuser de faire passer leurs intérêts personnels et professionnels avant ceux de la vérité et de la science, instituer une enquête sur celles des médications empiriques à qui la croyance populaire semble reconnaître la plus grande efficacité.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La catastrophe de Courrières et le merveilleux dans les mines.*

La catastrophe de Courrières a plongé dans le deuil non seulement la région minière du Nord, mais la France entière. Pendant ces tristes journées de samedi et de dimanche, il n'est personne, certes, qui n'ait pensé avec angoisse aux profondeurs bouleversées et chaotiques où agonisaient, dans les gaz suffocants et les flammes, plus de douze cents malheureux.

Nulle vie n'est plus triste que celle du mineur. Elle réalise presque la définition que les anciens aimaient à donner de la mort : perdre la douce clarté du jour. Dans cette ombre où il s'enfonce, d'affreux périls le guettent. La science a fait en vain merveille pour le protéger ; les catastrophes éclatent toujours, et généralement avec certains côtés mystérieux. Plus voisin que les autres hommes des profondeurs de la terre, il semble que le bruit de son pic irrite le peuple obscur des mânes qui habite peut-être ces profondeurs.

On sait que la puissance qui a opéré les diverses transformations du globe existe encore dans son sein. Le prince de ce monde, en même temps le plus grand

des archanges, a été foudroyé et précipité au fond de la planète qui lui avait été assignée ; c'est le feu éternel ; et Schelling est dans le vrai lorsqu'il dit que le centre de la terre n'est pas matériel.

D'étranges riverains de cet océan de flammes et de bitume, auquel nous, qui dormons dessus, nous pensons si peu, sont apparus parfois, accompagnant des éruptions de volcan, par exemple. Le vieil évêque d'Upsal, Olaüs Magnus, nous montre, pendant les éruptions de l'Hécla, les ombres venant dans la ville presser les mains de leurs amis et causer avec eux. Il ajoute que, sur le sommet de ce volcan, « on voyait toujours les spectres des personnes mortes de mort violente, avant que ces morts fussent connues. » (L. XX, ch. XIX et XX.)

Le même Olaüs Magnus dit encore qu'on voit dans les mines « six sortes de démons qui, sous diverses formes, travaillent à casser les rochers, à tirer les seaux, à tourner les roues, qui éclatent quelquefois de rire et font diverses singeries ; mais que tout cela n'est que pour tromper les mineurs, qu'ils écrasent sous les rochers ou qu'ils exposent aux plus éminents dangers pour leur faire proférer des blasphèmes. » « Il y a plusieurs mines d'argent très riches, ajoute l'évêque, qu'on a été obligé d'abandonner à cause de ces dangereux esprits. »

Quand le père Kircher travaillait à son grand ouvrage minéralogique, le *monde souterrain*, embarrassé par quantité de faits étranges qu'on lui rapportait au sujet de ces esprits de la mine, il voulut s'assurer que tout cela ne résultait pas d'une confusion avec les gaz méphytiques ou le feu grisou, déjà parfaitement connu, et pour cela il écrivit à Bernard Brunn, savant célèbre, directeur des mines de Hongrie. Voici le résumé de la réponse de Brunn :

« Rien n'est plus vrai ; il est parfaitement certain (*certissimum est*) que nous avons dans nos cavernes la perception d'esprits et de spectres, non seulement occupés à divers travaux, dont nous ne voyons cependant aucun vestige, mais encore insultant nos mineurs, leur lançant des pierres, et quelquefois avec un tel acharnement qu'ils sont obligés d'abandonner leur ouvrage, comme cela arriva il y a quelque temps à un mineur nommé Georges Egger, qui en mourut.

« Nos ouvriers, auxquels ces esprits révèlent parfois ce qui doit leur arriver de bien ou de mal, sont persuadés que lorsqu'ils divulguent eux-mêmes ces prédictions, ils meurent bientôt. Nous en avons eu encore un exemple dans la personne de Siméon Krauss, qui, au moment même où il confiait la chose à ses compagnons, mourut de mort subite. Ce fait est attesté sous la foi du serment par plusieurs vieillards dignes de foi. »

Georgius Agricola (*de Anim. subt.*) dit que les montagnes du Tyrol offrent souvent la trace de certains démons pygmées, aux pieds d'enfants, faciles à reconnaître soit par l'empreinte qu'ils laissent dans la mine, soit par les coups que frappent continuellement ces esprits frappeurs, *dæmones malleatores*, et qui, selon les mineurs, indiquent le voisinage de l'or. Quelques ouvriers en ont obtenu beaucoup par le ministère de ces esprits ; car, outre ces *bergmaunleines* (petits hommes de montagnes), il y en a qui paraissent assez bons : ce sont les Kobolds, assez semblables aux « gouteles » et aux « trolls » des Germains, et comme eux se contentant de jeter du sable aux ouvriers sans les blesser jamais, tant que ceux-ci s'abstiennent de riposter, et à plus forte raison d'attaquer. Mais, à l'inverse de ces Kobolds, il y en a d'autres qu'on nomme « suébergues », à l'aspect terrible, aux manières féroces, et très redoutables pour les mineurs.

« Schapelmani, préfet des mêmes mines, continue Kircher, me répondit à son tour, au nom des magistrats que j'avais consultés, que les mineurs s'étaient vus expulsés tous à la fois par ces esprits au moment où ils allaient mettre la main sur une mine très riche... »

Le mineur moderne, tel que l'a peint Zola, sourirait de pitié à ces superstitions de ses ancêtres. Et, en effet, il semble bien que ces spectres, en somme bénins, aient été chassés de la mine, mais sait-on quelles malveillantes forces les ont peut-être remplacées ? Il est certain qu'avec le progrès et les efforts de la science pour rendre la mine inoffensive, les catastrophes cependant s'y multiplient. Comptez celles qui ont eu lieu rien qu'en France, depuis vingt ans. On les a énumérées dans tous les journaux, à propos de cet affreux deuil de Courrières.

George Malet.

Les Morts Mystérieuses d'enfants

A propos du procès de Jeanne Weber et de la mort mystérieuse de ses enfants, M. Gaston Mery, dans le dernier numéro de l'*Echo*, émettait une hypothèse troublante. Il se demandait si, de même que certains êtres ont le don d'extérioriser leur fluide, certains individus, médiums à rebours, n'avaient pas le don d'absorber le fluide d'autrui. Et il posait la question de savoir si Jeanne Weber n'était pas un de ces médiums à rebours, de ces vampires inconscients.

La question était intéressante ; nous nous sommes

rendue chez le Dr Encausse, le Dr Le Menant des Chesnais et M. Edmond Dace, pour leur demander ce qu'ils en pensaient.

CHEZ LE Dr PAPUS

Installé un peu à la diable, à sa clinique de la rue Rodier, ayant revêtu de gravité sa bonhomie habituelle, le Dr Encausse — mieux connu sous le nom de Papus — me reçoit de façon aimable, bien qu'un peu pressée : des visites suivent la mienne, et l'heure des consultations est passée ! Mais pour les pauvres, il y a de si grands arrangements avec le Dr Papus !

— Le Vampirisme, me dit-il, est un des plus mystérieux phénomènes qu'étudie l'occultisme. Le Vampirisme personnel, ou mieux, les idées vampiriques, sont les idées de haine que nous avons contre les autres, et qui vivent dans notre atmosphère invisible, aux dépens de notre substance nerveuse.

« Le secret de la santé et de la chance, c'est de pardonner à ses ennemis, surtout quand ces derniers ont tort.

« Le Vampirisme extérieur, qui consiste dans la possibilité, pour un mort, de nourrir son corps astral au moyen du fluide nerveux des vivants, et d'empêcher par là son corps physique de se corrompre, est extrêmement rare.

« Il y a quinze ans environ, le *Petit Journal* a publié le récit d'un gardien de cimetière turc qu'un esprit était venu réveiller trois fois en rêve, en lui demandant de le faire déterrer et en indiquant l'endroit exact du tombeau. Il y avait là un homme enterré depuis 160 ans qui était frais comme s'il venait de mourir. Frappés d'admiration, les prêtres d'Islam lui ont élevé un monument.

« Il y a peut-être là un réel cas de Vampirisme, mais ces genres de larves ne peuvent agir que sur des êtres faibles et faciles à dédoubler astralement. La bonne santé physique et morale est donc la meilleure des gardes contre ces atteintes.

— Ne croyez-vous pas que l'héroïne d'un procès récent, celle que l'on a surnommée l'Ogresse, n'était pas un vampire inconscient ?

Le Dr Papus réfléchit un instant. Ce souvenir est déjà loin dans son esprit ; puis il me répond :

— Personnellement, je ne crois pas à la culpabilité de Jeanne Weber, et, en tout cas, il y aurait dans des faits semblables, s'ils étaient vrais, aliénation mentale momentanée et non pas vampirisme.

« Les vieillards, qui vivent avec des jeunes filles, ou des enfants, et qui puisent, dans ce voisinage, une force très grande sont des vampires inconscients, et il ne leur viendrait jamais à l'idée de détruire la source de leur vitalité par un crime. Ce serait tuer la l'oule aux œufs d'or.

« Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, il n'y a eu de véritable vampirisme que les racontars des voisins qui sucent l'honneur et la réputation de leur victime.

« Voilà, ajoute en riant le Dr Papus, le vrai vampirisme provincial !

Nous remercions le docteur Papus ; mais, peut-être, s'il eût été moins pressé, eût-il de plus près serré la question que nous lui posions.

Elle est de celle qui ne peuvent manquer de l'intéresser et nous ne désespérons pas de le voir la traiter plus à fond, un jour où il aura des loisirs.

CHEZ LE Dr LE MENANT DES CHESNAIS

Le Dr Le Menant des Chesnais est un bon catholique. Il met quelque fierté à l'avouer. Mais il a aussi beaucoup étudié les phénomènes spirites, les théories occultistes, et l'avis qu'il voudra bien me donner est un avis précieux.

Cependant ma question paraît un peu l'embarrasser :

— Tout cela est si ténébreux encore ! me dit-il. Sait-on où doit finir la théorie scientifique, où doit commencer la théorie religieuse ?

« Dans l'étude du phénomène mystérieux dont vous me parlez, il faut s'abstenir de toute idée préconçue, et surtout ne pas faire intervenir le surnaturel là où une recherche plus méthodique et plus complète peut aboutir à une explication des plus naturelles.

« Avant de connaître les merveilleuses applications de l'électricité, n'aurait-on pas traité de diabolisme toutes les inventions scientifiques de la fin du XIXe siècle : télégraphe, téléphone, etc.

« Pourquoi donc expliquer le mystère par le surnaturel ?

« L'Eglise laisse au savant catholique son entière liberté dans les recherches scientifiques, et encourage ses efforts, quel que soit le terrain où il se place, du moment que son but est la recherche de la vérité.

« Elle enseigne que Satan est l'ennemi du genre humain et qu'il cherche sans cesse à le perdre ; que nous sommes constamment entourés d'esprits bons et mauvais ; que chacun de nous a son ange gardien. Peut-être a-t-il aussi son démon. Mais l'Eglise se montre toujours très réservée pour se prononcer, aussi bien sur un miracle que sur un fait diabolique.

« Imitons sa réserve et gardons-nous des explications trop hâtives.

« L'esprit vraiment scientifique doit se tenir entre

les deux camps, dont l'un nie la possibilité du surnaturel, et dont l'autre tend à vouloir expliquer tout phénomène merveilleux, par l'intervention d'un bon ou mauvais esprit.

« Et surtout ne rejetons jamais *à priori* la possibilité d'un phénomène quelconque, sous prétexte qu'il est contraire aux données de la science.

« Celle-ci, en effet, est essentiellement limitée et progressive. Ce qu'elle ne peut expliquer aujourd'hui, elle le pourra peut-être demain.

« Souvenons-nous d'autre part que les démons doivent connaître beaucoup mieux que nous les lois et les forces de la nature, et peuvent par conséquent donner naissance à des phénomènes dont l'homme sur cette terre ignorera peut-être toujours le mode de production.

« Ne rejetons donc pas systématiquement la possibilité de leur intervention, pas plus que celle des bons anges, voire même l'hypothèse spirite de l'intervention des morts ou celle des élémentaux des occultistes.

« Quant à la théorie de M. Gaston Mery sur le vampirisme fluidique, elle me paraît très soutenable. Reste la question de démontrer expérimentalement l'existence de ce fluide.

« Nous sommes en très bonne voie pour cette démonstration. Les expériences du Dr Joire avec son sthénomètre, dont l'*Echo du Merveilleux* a rendu compte, sont très concluantes à ce sujet. Celles que le professeur Richet a publiées dernièrement, à propos des matérialisations dont il a été témoin, ont une très grande importance, car elles viennent confirmer scientifiquement la réalité de phénomènes connus depuis longtemps et qui, même quand ils sont mal observés, comme il arrive le plus souvent, se produisent toujours de la même manière. »

CHEZ M. EDMOND DACE

Le jeune professeur de Sciences Hermétiques, que les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* connaissent déjà, se prête de fort bonne grâce à l'interview.

— « Je suis, me dit-il, absolument de l'avis de Gaston Mery, au sujet de la possibilité du Vampirisme tel qu'il l'entend, à propos de Jeanne Weber. Mais personnellement, je ne veux pas croire à la culpabilité de cette femme.

« Pourtant, je connais un vieillard qui, vers l'âge de cinquante-cinq ans, était absolument usé et près de sa fin. Il fit la rencontre d'une personne jeune et extrêmement nerveuse. Il eut l'imprudence et *l'inconscience* de vouloir lui soutirer, par des pratiques occultes (que je ne veux pas dévoiler) le trop-plein, croyait-il, de son fluide nerveux. La cure semblait marcher à merveille, surtout pour le magnétiseur, qui rajeunissait à vue d'œil. Il se créa de la sorte, entre eux, une sympathie très profonde, jusqu'au jour où la femme fut brusquement emportée par une maladie de poitrine : maladie de déchéance vitale.

« Des jours passèrent, et le vieillard rajeuni se prenait à vieillir de nouveau, lorsque le sort propice lui envoya un autre sujet. Celui-là, je le connais, c'est une femme d'une trentaine d'années, exubérante et saine ; mais sous l'influence morbide qu'exerce sur elle son dangereux ami, son exubérance tourne à un nervosisme de la plus mauvaise nature. Sans que personne s'en doute, elle descend la pente fatale, et un jour ou l'autre, une maladie l'emportera qui trouvera le terrain déchu, tout préparé à sa semence de mort. A moins qu'elle ne succombe un jour de quelque langueur inexpliquée.

« C'est dire que je crois profondément à la possibilité du Vampirisme conscient ou inconscient.

« Je suis persuadé que, pour qui le veut vraiment, il n'est pas difficile d'emprunter de la vie à son voisin, mais c'est pour moi l'une des plus terribles tentations à laquelle on puisse succomber.

« Non seulement, en prolongeant ainsi sa vie, on prolonge l'enchaînement néfaste des malheurs humains, mais encore, en même temps que l'on s'approprie la vie d'autrui, on s'approprie une part de ses propres tourments, de ses propres épreuves. La douleur qui devrait être soufferte par lui, l'est par le Vampire, et bien hardi celui qui, déjà chargé du fait de ses peines, prend encore à sa charge, dans un égoïsme monstrueusement mal compris, l'expiration d'un autre. »

On le voit, la question posée par notre Directeur a provoqué déjà des réponses intéressantes. Les trois spécialistes des sciences occultes que nous avons consultés semblent pencher pour l'hypothèse qu'il a émise. Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui connaîtraient des faits susceptibles de la corroborer de vouloir bien nous les signaler.

Mme Louis Maurecy.

Les Pronostics de l'Année 1906 et la détermination des régions zodiacales

On a peut-être remarqué, dans le dernier article que j'ai publié sur les pronostics de guerre, que j'ai eu soin de ne donner aucune indication particulière relativement à l'année 1906. Ce n'est pas l'envie de le faire qui m'a manqué ; mais nos connaissances sont encore tellement rudimentaires qu'il est bien difficile

d'émettre des prévisions détaillées s'appliquant à une année déterminée.

J'ai donc été forcé de me borner à traiter la question d'une façon générale, et je rappellerai que je suis arrivé aux deux résultats suivants :

1° La guerre peut éclater à un moment quelconque depuis l'année 1906 jusqu'à l'année 1910.

8° L'année la plus dangereuse sera l'année 1910.

Cela ne démontre pas que la guerre ne puisse pas se produire avant 1910, mais cela tend à prouver qu'il y a plus de chances pour qu'elle arrive à cette date plutôt qu'à une autre.

J'ai essayé depuis d'étudier les années intermédiaires pour chercher à établir quelles sont les plus à craindre, et ce sont les conséquences de cet examen que je voudrais exposer aujourd'hui.

Elles doivent être considérées comme bien moins certaines que celles de mon étude antérieure, parce qu'il faudrait, pour obtenir des résultats précis, partir de données expérimentales précises, et celles-ci nous font malheureusement défaut. On devra donc regarder les prévisions ci dessous comme plus aléatoires que celles contenues dans mon dernier article sur la guerre.

Parmi les quatre années sur lesquelles porte notre recherche, la plus redoutable comme indications guerrières paraît être l'année actuelle, c'est-à-dire 1906. Elle est beaucoup moins menaçante que 1910, mais elle paraît l'être plus que 1907, 1908 et 1909.

Ces trois dernières années semblent les moins dangereuses au point de vue militaire; on sait, au contraire, qu'elles ont un caractère fortement accentué dans le sens révolutionnaire.

L'influence astrale qui communique à l'année 1906 une gravité particulière est celle qui provient de la quadrature entre Saturne et Jupiter. Cet aspect malfaisant durera jusqu'au mois d'août ; ce sont donc les six ou sept premiers mois de 1906 qui sont à redouter.

A partir du mois de septembre, cette disposition néfaste s'atténuera ; de plus Jupiter arrivera vers cette époque en conjonction avec Neptune, dont il favorisera les instincts démocratiques. On peut donc prévoir que, vers la fin de l'année, les phénomènes prendront une tournure favorable à la France et à la démagogie. Ce sera le commencement du triomphe de la populace et de la canaille.

Revenons aux six premiers mois de 1906. Pendant cet intervalle, la date qui semble la plus redoutable paraît située vers le 10 mai ; les aspects dangereux commenceront dans les environs du 5 mai, et dureront jusqu'au 20 mai.

En effet, Mars et Vénus viendront en conjonction de Jupiter dans les premiers jours du mois, et ces trois planètes seront en quadrature de Saturne. De plus, la Lune arrivera le 10 mai en opposition du trio des planètes ; le 17 ou le 18, elle sera en conjonction de Saturne et en quadrature du trio précédent.

Ce sont des aspects certainement menaçants ; mais quelle sera au juste leur gravité et leur signification, c'est assez difficile à dire. C'est justement pour pouvoir faire cette interprétation, et toutes celles semblables, que des connaissances précises nous font défaut, et surtout les connaissances relatives à la délimitation des régions zodiacales.

Cet aspect amènera-t-il la guerre ? Amènera-t-il simplement des mouvements révolutionnaires et des massacres ? Tombera-t-il sur nous ou sur d'autres nations ? Je ne crois pas qu'il soit possible, avec le peu que nous savons, d'émettre à cet égard une opinion basée sur des raisons sérieuses ; je m'en abstiendrai donc. J'ai tenu seulement à signaler l'existence de cette disposition céleste ; il sera très intéressant de voir dans deux mois quels seront les événements qui en résulteront.

II

Les considérations précédentes n'ont pas été écrites dans un but désintéressé : elles sont destinées à montrer aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* quel grand intérêt il y aurait à ce que nous arrivions à posséder des données expérimentales précises.

Or, il est possible que certains d'entre eux se trouvent dans des situations pouvant leur permettre de se procurer des indications utiles, et c'est ce point de vue que je voudrais développer à présent.

La question de la délimitation des régions zodiacales reste depuis plusieurs mois dans un état stationnaire ; elle n'a fait aucun progrès. C'est pourtant l'une des plus importantes de l'Astrologie, car l'influence des diverses planètes varie avec leur position dans le zodiaque, et spécialement avec leur situation en région d'air ou de feu.

Il est donc de toute nécessité d'arriver à déterminer exactement les positions et les limites de ces diverses régions. L'ancienne division du zodiaque en douze signes fixes, et nettement limités, est une antique erreur à laquelle il faut résolument renoncer ; elle ne correspond à aucun phénomène naturel et à rien de véritable. Elle est entièrement à sacrifier.

On ne possède actuellement comme notion réelle sur la division du zodiaque en diverses zones, que celle qui résulte du travail de M. Flambart, sur les ascendants des esprits supérieurs, travail qui définit les trois régions d'eau et les trois régions de feu.

J'ai établi également, dans une de mes publications antérieures, que les principaux événements historiques qui se sont produits au XIXe siècle, sont reliés à ces régions et aux planètes qui les occupent.

Mais la délimitation des régions ainsi définies se heurte à une question extrêmement grave, et d'une importance exceptionnelle pour la compréhension des phénomènes astrologiques ; cette question, c'est celle de la fixité, ou de la non fixité des divisions du zodiaque.

J'ai montré dans un de mes articles que les régions d'air et de feu sont intimement unies, ou tout au moins paraissent intimement unies, aux conjonctions et aux oppositions de Jupiter et de Saturne. Il en résulte qu'elles doivent être soumises à un déplacement dans le zodiaque égal au déplacement astronomique de ces phénomènes ; si cette relation est exacte, elles doivent se déplacer de 9 degrés environ tous les soixante ans, soit un tour complet du zodiaque en deux mille quatre cents ans.

On peut d'ailleurs remarquer, au point de vue théorique, qu'aucun phénomène astronomique n'est fixe, par conséquent que si les régions zodiacales correspondent à quelque chose de réel, c'est-à-dire si elles sont reliées à un phénomène astronomique quel qu'il soit, elles doivent forcément subir un déplacement égal à celui du phénomène auquel elles se rattachent.

Elles ne peuvent être considérées comme fixes que si elles représentent une pure fiction de l'esprit, c'est-à-dire rien du tout.

L'existence de ce déplacement complique beaucoup leur délimitation, car il faudrait la connaître pour chaque époque en particulier ; en fait, le schéma de M. Flambart, sur lequel nous nous basons, correspond à une date absolument indéterminée.

En cherchant à résoudre cette question, je suis arrivé à concevoir un procédé qui serait très intéressant à réaliser ; si réellement il donne de bons résultats, il permettrait de fixer expérimentalement, pour telle année que l'on désirerait, la forme et la position des régions d'air et de feu, en se basant sur le calcul des ascendants d'un certain nombre d'individus quelconques.

Le procédé, s'il réussit, serait tout à fait général.

J'ai remarqué, en effet, mais sur un trop petit nombre d'exemples, que, parmi des hommes pris au hasard, il paraît y avoir un certain excédent de naissances avec les ascendants en région d'air, et un déficit en région de feu.

Ainsi sur quatre-vingt-quatre personnes quelconques, il y avait cinquante ascendants en région d'air et trente-quatre en région de feu.

Il suffirait alors de calculer les zones qui ont un excédent de naissances par rapport à la moyenne, elles détermineraient les régions d'air ; celles qui ont un déficit par rapport à la moyenne caractériseraient les régions de feu.

C'est un résultat analogue à celui que M. Flambart a obtenu pour les esprits supérieurs ; il est moins tranché et moins précis, mais il est plus général puisqu'il porterait sur des individus quelconques. Il est clair que cela offre de grands avantages pour l'établissement rigoureux de la loi et pour la délimitation des zones.

En effet, M. Flambart spécifie que son schéma s'applique aux ascendants des esprits supérieurs en art, philosophie ou science ; mais par cela même il indique qu'il y a eu choix pour les naissances utilisées. Or ce choix comporte un arbitraire qui est contraire aux principes scientifiques ; on peut se demander où commence la catégorie des esprits supérieurs, et on peut supposer qu'on a éliminé les cas désagréables.

Je ne veux pas dire du tout que cela a été fait, je ne le crois absolument pas ; mais il est certain que toute condition arbitraire apporte un doute sur la valeur des résultats obtenus.

De plus, ce schéma s'applique forcément à une vaste période d'années, puisqu'il ne porte que sur des personnalités assez rares.

Au contraire, en opérant avec des individus quelconques, on pourrait aller chercher dans les mairies les indications de naissances correspondant à telle année que l'on désirerait étudier ; comme on pourrait avoir les données statistiques nécessaires en aussi grand nombre qu'on pourrait le désirer, on déterminerait ainsi la position des régions d'air et de feu pour chacune des années considérées.

Il faudrait naturellement opérer sur un grand nombre de naissances, au moins trois cents à quatre cents pour chaque année, si l'on veut obtenir des moyennes sérieuses, et éliminer les erreurs qui sont assez fréquentes, sur l'heure exacte de la nativité.

Or ces données, il m'est impossible de me les procurer directement, et le but de cet article est de faire appel à la bonne volonté des lecteurs de l'*Echo :* si quelques-uns d'entre eux se trouvaient à même de pouvoir en obtenir un certain nombre, et s'ils avaient l'obligeance de les envoyer à M. le Directeur de l'*Echo du Merveilleux*, je me chargerais de les faire prendre et de faire les calculs nécessaires.

Les personnes qui voudraient bien nous fournir ces données statistiques rendraient le plus signalé des services aux études astrologiques.

Voici quels sont les renseignements qu'il serait utile de se procurer :

1° Pour étudier le phénomène d'une façon complète pour la seconde moitié de XIXe siècle, il faudrait avoir les indications de nativité relatives aux diverses années suivantes : 1851, 1861, 1871, 1881, 1891 et 1901. Ce sont celles qui correspondent aux conjonctions et aux oppositions de Jupiter et de Saturne.

Il faudrait, pour bien faire, indiquer environ 400 naissances pour chacune de ces années, en mentionnant : l'année, le mois, le quantième du mois, et l'heure de la naissance aussi exacte que possible. Il faudrait aussi mentionner le sexe, masculin ou féminin ; enfin, il faudrait indiquer les initiales du nom, ainsi que la mairie dont proviennent les renseignements, afin que l'on puisse avoir un moyen de contrôle permettant de vérifier si les indications fournies sont bien exactes.

Telles sont les conditions qu'il faut chercher à réaliser; mais toutes les indications précises de nativité, même en nombre restreint, seront les bienvenues : en réunissant celles qui arriveraient de divers côtés, nous pourrions peut-être nous rapprocher le plus possible de ces conditions théoriques.

2° Pour comparer la position actuelle des régions avec leur position à d'autres époques, ce qui permettrait de mettre en évidence expérimentalement le déplacement des régions, il faudrait nous envoyer toutes les indications de nativité que l'on pourrait se procurer sur le XVe ou sur le XVIe siècle.

Il y a des livres de l'époque dans lesquels se trouvent calculés de nombreux thèmes de nativité. En collationnant les données qui leur correspondent, on pourrait comparer ces résultats à ceux du XIXe siècle, et mettre en évidence le déplacement.

Si les ascendants se trouvent calculés, il serait bon de les citer en même temps que les données habituelles ; cela pourrait éviter, s'ils sont justes, une partie du travail.

Je me chargerais de faire tous les calculs ; mais je fais appel à toutes les personnes qui s'occupent d'études astrologiques, à toutes celles aussi que les tentatives de prévisions intéressent, en les priant de faire leur possible pour se procurer ces diverses données statistiques.

Elles collaboreraient ainsi de la manière la plus efficace au progrès des déterminations astrales.

NÉBO.

LA CATASTROPHE DE COURRIÈRES

prédite par les voyantes

On sait que Mlle Couédon, un an jour pour jour avant l'événement, avait prédit en ces termes la catastrophe du Bazar de la Charité :

Près des Champs-Elysées,
Je vois un endroit pas élevé,
Qui n'est pas pour la piété,
Mais qui en est approché,
Dans un but de charité,
Qui n'est pas la vérité.
Je vois le feu s'élever
Et les gens hurler.
Des chairs grillées,
Des corps calcinés
J'en vois comme par pelletées.

Nous avons recherché si dans les prédictions de la voyante de la rue de Paradis, ne se trouvaient point quelques passages qui pussent s'appliquer à l'effroyable catastrophe de Courrières. Et voici ce que nous avons trouvé :

Parlant d'une seconde catastrophe, Mlle Couédon disait (voir *Echo du Merveilleux* du 1er juin 1897 et du 1er août 1899) :

L'autre n'est rien à côté.
De longs voiles crêpés,
J'en vois comme des milliers.

Puis précisant :

Le feu va y passer,
Et cela sans tarder.
Une catastrophe aisée,
Dont on n'a pas idée.
Des hommes vont griller ;
J'en vois plus d'un millier.

J'en vois plus d'un millier ! Comme cette phrase semble s'appliquer avec exactitude à la catastrophe de Courrières ! Mlle Couédon ne dit pas « plusieurs centaines » ni « plusieurs milliers ». Elle dit *plus d'un millier*, comme pour signifier que c'est à la catastrophe de Courrières et pas à une autre que sa prédiction se rapporte.

On peut rapprocher de cette prédiction de Mlle Couédon deux autres prédictions, l'une faite à Tilly, par Louise Polinière, qui aurait vu, au mois d'août 1897, les détails de cette deuxième catastrophe : des hommes se tordant dans les flammes et un éboulement accompagnant ce sinistre.

Marie Martel, de son côté (V. l'*Echo du Merveilleux* du 17 août 1899), aurait dit dans un entretien :

« L'incendie du Bazar de la Charité n'a été qu'un

premier avertissement. Si la France ne fait pas pénitence, un autre avertissement plus terrible lui sera donné, ce sera une catastrophe épouvantable, produite par le feu encore et où il périra beaucoup plus de monde que dans l'incendie du Bazar de la Charité. Si, après ce dernier avertissement, les hommes ne reviennent point à Dieu, alors les grand châtiments commenceront ».

Qu'est-ce que la vie ?

Monsieur le Directeur
de l'*Echo du Merveilleux*,

Je n'ai pas relevé les observations d'un de vos lecteurs de Marseille, parce que ce correspondant a plutôt l'air de chercher un remède pour guérir son infirmité que l'intention de critiquer la méthode fégatothérapique qu'il ne connaît pas.

Tant mieux si ce sourd parvient à récupérer l'ouïe par les moyens naturels que vous lui suggérez.

Dans le numéro suivant de l'*Echo du Merveilleux*, vous faites connaître la guérison de l'épilepsie par le pouvoir des pointes. Voilà encore un fait qui milite en faveur des théories que vous professez, et que je professe.

En somme si l'on récapitulait la guérison des cas déjà nombreux qui sont connus du public, et la guérison des cas encore plus nombreux qui ne sont connus que des particuliers, on arriverait, en comparant la méthode naturelle avec la méthode scientifique, à cette conclusion, au moins singulière, que les remèdes pharmaceutiques, avec lesquels on prétend tout guérir, ne guérissent à peu près rien ; tandis que les produits naturels sont éminemment aptes à guérir les maux qui sont encore curables.

D'aucuns trouvent cela extraordinaire ; mais si l'on connaissait bien les lois de la nature, on trouverait cette chose-là tout à fait naturelle.

Il y a donc une théorie qui sera forcément la théorie de l'avenir, et qui est supérieure à celle qu'enseigne l'école.

Et que faut-il pour que cette théorie naturelle devienne une science véritable ? Il faudrait ne plus tant s'arrêter à des cas isolés, et remonter à la cause qui les produit. Or, pour bien définir cette cause que beaucoup de gens avancés soupçonnent depuis longtemps, il suffirait de répondre avec précision, avec justesse, à une seule et unique question. Qu'est-ce que la vie ? Dans tous les cas cités on parle de fluide humain, de fluide animal, de fluide végétal, de courants magnétiques, d'électricité dynamique ou d'électricité statique, et l'on comprendra aisément que toutes ces dénominations sont faites pour amener le trouble dans les esprits. Il faut ramener à l'unité toutes ces appellations qui ne sont différentes qu'en apparence, comme on va le voir.

La vie provient du contact immédiat, de l'union intime de la lumière solaire, qui joue le rôle de positif, avec les cellules et les atomes de la nature, qui jouent le rôle de négatif. C'est le soleil, positif, qui va vers la terre, son négatif, et de ce mariage naît la vie.

Mais le soleil ne crée pas le germe qu'il féconde ; ce germe a été créé de toute éternité ; et chaque germe a des propriétés que le soleil ne change pas. La mission du soleil consiste tout simplement à générer et à régénérer la vie, sans rien changer à la chose créée.

Le soleil est partout, il est dans tout ce qui existe. Pas une cellule, pas un atome n'en est privé ; parce que tout ce qui se forme et se transforme dans ce renouveau continuel n'est que la conséquence naturelle, forcée, de l'union fécondante, régénératrice de la lumière solaire, avec les cellules, les atomes, les germes de toutes sortes qui forment cet amas considérable d'éléments pondérables qu'on appelle la Terre.

Et quand on dit fluide végétal, fluide animal, fluide humain, électricité dynamique ou statique, on ne fait qu'indiquer des états différents d'un même élément impondérable qui est la lumière solaire génératrice et régénératrice.

Et si la matière organique et la matière inorganique ont des propriétés différentes, c'est que chaque germe, chaque cellule et chaque atome ont reçu des propriétés de toute éternité.

L'homme a pour devoir et pour mission d'étudier ces propriétés, afin de les utiliser pour le bien de l'humanité.

Mais je m'aperçois, un peu tard, que je discute sur un principe qui n'est pas universellement admis. Que voulez-vous ? Je suis tellement imbu des choses de la nature, que je parle de tout cela comme si tout le monde pensait comme moi.

Je considère le soleil comme une immense machine électrique ; et tout le monde n'admet pas cela. Les uns le regardent comme un immense brasier, qui brûle je ne sais combien de tonnes de charbon à la minute ; les autres prétendent qu'il est alimenté par la chute continuelle de météorites qui errent dans l'espace, etc., etc., etc. Je ne referai pas ici mon livre sur le Soleil Générateur et Régénérateur ; et je vais prouver par un exemple très simple que le soleil est réellement une machine électrique *sui generis*.

L'homme peut aujourd'hui fabriquer des petits soleils qui font en petit ce que le soleil fait en grand.

Le 25 novembre 1905, je me suis présenté à l'usine

de Saint-Giniez, avec l'autorisation de M. Dubs, ingénieur électricien, directeur de la Compagnie française des tramways de Marseille. Cette usine est une des plus importantes de la région. Il y a des dynamos monstres qui fournissent le courant au réseau des tramways de Marseille. Je ne pouvais pas mieux trouver pour faire mon expérience. La quantité énorme d'électricité qui se fabrique dans cette usine, entretient dans l'air ambiant une atmosphère comparable à celle que produit le soleil au mois de mai et même de juin.

J'avais porté avec moi un vase dans lequel j'avais semé des petits pois grimpants. L'expérience devait être faite de la manière suivante : exposer le vase pendant la nuit à la lumière d'une lampe à arc, pour figurer le jour ; et aussitôt que le jour paraissait, enfermer le vase dans l'obscurité la plus complète, sans le priver de l'air ambiant, pour figurer la nuit.

Dans mon calcul la lampe à arc devait remplacer le soleil, et les petits pois devaient se comporter comme si on les avait semés en plein champ au mois de mai.

M. Moinet, ingénieur-électricien, chargé de diriger l'usine, a veillé à l'observation rigoureuse des conditions sur lesquelles j'avais basé mon expérience. Et j'ai obtenu le résultat que j'attendais; il a même été plus beau et plus probant que ce que je croyais. En effet, les pois ont poussé plus vite, et ont paru mieux portants que s'ils avaient poussé en pleine terre.

Au bout de quinze jours, ils avaient atteint la hauteur de quarante centimètres, ils avaient un très beau feuillage, et leurs vrilles, longues de quatre à cinq centimètres, en tire-bouchon, n'attendaient qu'un appui pour s'y entortiller.

La beauté de ces petits pois, la fraîcheur de leur feuillage, ce vert si tendre, si délicat, que je n'avais jamais vu nulle part, s'expliquent par la raison toute simple que si les plantes sont moins belles dans les champs, c'est qu'elles sont exposées à toutes les intempéries de l'air.

Si j'avais laissé marcher l'expérience, nous aurions eu des fleurs et des petits pois nouveaux, des primeurs en plein hiver. Mais je n'ai pas voulu pousser les choses plus loin, d'abord parce que l'expérience était très concluante et ensuite parce que je ne voulais pas mettre plus longtemps à contribution les braves gens qui avaient mis l'usine de Saint-Giniez si gracieusement à ma disposition.

Voilà l'expérience que j'ai faite, elle a réussi pleinement ; mais que prouve-t-elle ? Elle prouve :

1° Que le soleil est une source inépuisable d'électricité ;

2° Que l'électricité, comme le soleil, génère et régénère la vie ;

3° Que l'homme peut, en se mettant dans les conditions voulues de chaleur ambiante et d'intensité électrique, produire dans un endroit déterminé (dans une cave, si vous voulez), soit un printemps, soit un été continuels, au gré de sa volonté.

Par ce qui précède, je crois avoir fait connaître (je ne dirai pas scientifiquement, j'aime mieux dire naturellement), où se trouve la source de la vie. Et je souhaite, en terminant, que l'homme se fie un peu moins à sa science, qui est stérile, et qu'il approfondisse un peu plus la science de la nature, qui est seule vraie.

C'est là qu'il trouvera la cause des bons résultats que certains ont déjà obtenus, et c'est là qu'il peut espérer de trouver santé et bonheur.

N. B. — J'ai oublié de dire que pour mon expérience, j'avais préparé deux vases semblables, même terre, même semence. J'en ai gardé un à la maison, comme témoin ; je l'ai placé dans les conditions où se trouve la nature pendant l'hiver ; et vous ne serez pas étonné d'apprendre que les résultats, comme végétation, ont été nuls.

F. Aurigo.

ETUDE EXPÉRIMENTALE

de quelques phénomènes de force psychique

(Suite, voir les nos des 1er, 15 février et 1er mars)

Les transports d'objets d'un point à un autre d'une chambre en présence d'un médium sont la chose la plus facile à obtenir et en même temps la plus difficile à contrôler.

J'ai cité précédemment le cas d'un crayon déplacé en deux circonstances dans des conditions de contrôle rigoureux de ma part.

Les autres cas au nombre d'une trentaine au moins, doivent être écartés, soit que mon attention ait été distraite malgré moi, le phénomène se faisant attendre, soit que le médium ait eu des mouvements suspects.

Autre exemple : j'ai vu le médium faire l'expérience suivante, et cela non pas une fois, mais cinq ou six fois de suite.

Il prit dans sa main une paire de gants, et, la tenant entre ses doigts de façon qu'elle fût visible, il fit le geste de la lancer.

Dans ce mouvement très rapide elle disparut et retomba quelques minutes après dans un coin de la chambre. Ceci se passait non pas chez moi mais chez un de mes amis.

Tous les prestidigitateurs font cela, et il est à remar-

quer que quand un médium est dans l'état d'esprit où le phénomène s'accomplit, il acquiert une dextérité qui peut dépasser celle du plus habile prestidigitateur, sans cependant paraître endormi.

Remarquons toutefois :

1° Que rien n'était préparé, car c'est moi-même qui suggérai l'idée de cette expérience à laquelle personne ne songeait, et qu'il l'exécuta immédiatement sans cependant réussir chaque fois, et que j'étais tout près de lui, attentif au moindre mouvement ;

2° Que l'expérience a été faite par lui plusieurs fois de suite et répétée ensuite avec succès par deux autres assistants, médiums aussi, et cela avec des objets différents que nous avions sous la main : des morceaux de sucre et une boîte d'allumettes en métal.

Or, un prestidigitateur se met à distance respectueuse du public sur une scène et il ne recommence pas deux fois le même tour, sans quoi on verrait de suite le truc.

Il faut donc avouer que si cette espèce de tour est de la prestidigitation, il dénote tout au moins chez le sujet une dextérité merveilleuse, ce qu'il est fort intéressant de constater au point de vue psychologique.

Il y a des personnes qui me reprochent d'opérer dans l'obscurité. A la vérité mes premières expériences ont été faites ainsi, mais les dernières ont toutes été faites en pleine lumière et j'ai obtenu les mêmes phénomènes, et même beaucoup plus accentués.

Cette vérification à la lumière, je l'ai faite même pour les lueurs qu'il serait, je crois, impossible d'observer à une forte lumière, pas plus qu'on ne peut voir des étoiles en plein midi ; car j'en ai vu dans une demi-obscurité permettant de distinguer nettement les personnes présentes.

Il en est de même du jeu spontané du piano. J'étais chez mon ami, seul avec lui, le soir vers 9 heures, dans la salle à manger, quand nous entendîmes remuer dans sa chambre où il n'y avait personne. Nous ouvrîmes alors la porte sans entrer, de telle sorte que nous étions tous les deux éclairés par le lustre de la salle à manger, mais la chambre était obscure. Il venait un peu de la lumière de la rue par la fenêtre, et entre elle et nous se trouvait le piano. Il y avait assez de lumière pour voir qu'il n'y avait personne contre ni sur la chaise placée devant.

Presque aussitôt les notes commencèrent à résonner et un air religieux fut joué dans les notes basses qui étaient les plus éloignées de nous. Une seule note était frappée à la fois et la mélodie fut suivie de notes sans suite.

Nous allumâmes alors et je pus m'assurer qu'il n'y avait réellement personne.

Il est remarquable que les médiums étaient absents et que mon ami et moi n'avons aucune médiumnité. Mais il pouvait être resté assez de fluide dans l'atmosphère de la chambre pour produire le phénomène.

Le chat pouvait aussi y être pour quelque chose, car je l'ai vu fréquemment devenir entièrement lumineux dans l'obscurité, sans cependant qu'il répandît aucune odeur de phosphore.

J'ai parlé d'objets transportés à d'assez grandes distances, et à ce sujet mes observations sont nombreuses, mais elles manquent de contrôle rigoureux et constituent seulement de fortes présomptions.

Le 18 septembre 1888, j'étais chez moi avec le médium, vers 2 heures de l'après-midi. C'était le lendemain d'une séance à laquelle M. C., sculpteur, avait assisté. Comme il est doué d'une certaine médiumnité, je proposai au médium une expérience que j'avais tentée bien des fois sans succès. Il s'agissait d'envoyer une lettre à M. C...

Nous savions qu'il était à cette heure-là dans l'atelier d'un sculpteur chez qui il travaillait, auprès de la place Wagram. Nous, nous étions rue Lepic, à Montmartre ; la distance est d'au moins quatre kilomètres, et pour la franchir en tramway, il faut près d'une demi-heure.

J'écrivis donc une lettre en demandant à M. C... de bien noter l'heure à laquelle elle arriverait.

Je la mis sous enveloppe avec le nom du destinataire seul, sans l'adresse, et la posai sur une table avec une feuille de papier par-dessus.

Je restai attentif, levant de temps en temps le papier jusqu'à ce que je ne le visse plus.

Il était alors 2 heures et demie.

Le médium ayant à donner une leçon rue Martel, aux environs du Conservatoire, je le quittai, lui donnant rendez-vous à 5 heures à l'atelier.

Nous arrivâmes tous les deux à 5 heures en même temps à la porte de l'atelier et j'entrai le premier.

M. C... me montra immédiatement la lettre qu'il avait trouvée, me dit-il, à 3 heures moins un quart, sur une planche à côté de lui.

Les personnes présentes, au nombre de trois, et qui ne savaient pas de quoi il s'agissait, car M. C... n'avait rien dit, me certifièrent que le médium n'était pas venu à l'atelier de toute la journée.

Malheureusement je l'avais perdu de vue pendant qu'il était allé donner sa leçon, ce qui enlève beaucoup de valeur à l'expérience.

Je recommençai une autre fois, encore un lendemain de séance, et M. C... trouva la lettre sur son lit en rentrant chez lui. Personne ne peut entrer dans sa chambre quand il n'y est pas.

Plus récemment, quand j'eus cessé de faire des

séances chez moi, j'allais souvent de 7 heures à 9 heures du soir chez un de mes amis, M. Charpentier, lauréat du Conservatoire et violoncelliste de grand talent, où je trouvais ordinairement notre médium habituel et un autre musicien, médium aussi. Nous ne faisions pas de séances, mais j'observais ce qui se passait.

Or, il arriva plusieurs fois que des objets n'appartenant à personne de nous se trouvèrent sur la table pendant le dîner ou tombèrent par terre. Ce furent d'abord un brûle-parfums indien en cuivre, une lampe juive en terre cuite, puis un humérus, pièce anatomique numérotée, qui fut mis dans ma poche à un moment où personne n'était à ma portée ; une boussole en cuivre doré qui me fut jetée à la tête sans que personne eût fait de mouvement ; un petit couteau de poche qui tomba à côté de moi.

Je finis par découvrir le propriétaire de ces objets. C'était un peintre connu de nous et, par conséquent, il pouvait y avoir eu une petite comédie combinée dans le but de se jouer de moi.

Toutefois les apparences étaient contraires. Quand je reportai les objets à M. S... il se mit en colère, soutenant que j'avais une double clef de son appartement pour le dévaliser. Il témoigna ensuite la plus grande surprise et me promit de m'écrire une lettre qu'il poserait sur sa table.

Il le fit le lundi suivant, à 9 heures du soir, et le lendemain, pendant le dîner, nous entendîmes des coups sur la table. Nous épelâmes le mot *lettre*, et aussitôt j'aperçus devant moi sur la nappe la lettre écrite la veille par M. S...

Je lui écrivis alors une lettre que je posai sur un meuble et qu'il trouva le soir même sur sa cheminée sous un flambeau.

Tout ceci manque de contrôle, mais peut encourager à faire l'expérience plus sérieusement.

D'une manière générale, il n'y a rien à croire de ce que dit un médium (1), soit qu'il jure ses grands dieux qu'il n'a pas fait de supercherie, soit qu'au contraire il se vante contre toute évidence d'en avoir fait. C'est un être inconscient qui, quand il fraude, ne s'en aperçoit même pas.

Je sais mieux que personne que les médiums ont une tendance à frauder, inconsciemment et sans intérêt, les phénomènes ; la première chose que je fais est de me méfier.

(1) Un médium est, surtout dans les séances, sujet à des accès d'inconscience tels qu'on peut lui faire dire ce qu'on veut. Il faut être bien naïf et tout à fait ignorant en psychologie pour ajouter foi à ses affirmations. Nombre des sujets de M. Charcot se sont vantés de l'avoir mis dedans; est-ce que cela enlève de la valeur à ses expériences? (D. M.)

Il y a eu des cas où la supercherie était évidente, d'autres où elle était seulement possible et d'autres où il n'y en avait certainement pas.

Je ne tiens compte que des derniers pour l'établissement de ma théorie ; mais je note tout sans rien dire, car il y a dans ces fraudes elles-mêmes matière à d'intéressantes observations.

Quelquefois le mélange de phénomènes réels et de fraude est tel qu'il faut de nombreuses observations pour s'y reconnaître.

Exemple : il arrive fréquemment pendant que nous dînons, que des objets tels que des verres pleins, des couteaux, des fourchettes, des carafes disparaissent et se retrouvent sous la table, et cela juste au moment où mon attention est détournée; là, la supercherie est seulement possible.

Une fois je surpris le médium à prendre très habilement la carafe et à la faire glisser par terre le long de ses jambes. Il ne s'en était même pas aperçu.

Mais il y eut au moins un cas où la fraude n'existait pas.

Nous étions trois *debout* autour de la table, personne ne bougeait et néanmoins des verres pleins se posaient par terre sans se renverser. Je les rassemblai au nombre de cinq au milieu de la table et en regardant attentivement j'aperçus tout d'un coup un verre s'évanouir et un instant après je l'entendis se poser par terre. On eût dit qu'il passait à travers la table.

Ce jour-là, le phénomène se produisit plus de dix fois pendant que j'observais attentivement ; je ne pus surprendre aucun mouvement suspect de la part des assistants, mais aussi il ne m'arriva qu'une seule fois de saisir le moment juste où l'objet disparaissait comme une bulle de savon qui crève. Il y avait beaucoup de lumière, car la chambre est petite et nous étions éclairés par quatre bougies placées dans un lustre juste au-dessus de la table.

J'arrive maintenant à un phénomène excessivement curieux que je crois devoir citer bien qu'il soit en contradiction avec cette assertion de Mme Blavatsky, dans *Isis Unveiled*, que les corps vivants ne peuvent pas être désintégrés et reformés ensuite comme la matière inerte.

Il s'agit du transport du médium lui-même. Cela s'est passé chez moi dans la soirée du 6 novembre. Nous étions quatre : le sculpteur C..., M. R.., avocat, qui m'a assisté dans beaucoup d'expériences, homme fort sérieux, d'un catholicisme entaché de spiritisme et chercheur comme moi de la vérité ; le médium et moi.

J'étais assis à côté du médium, faisant face à M. R., et M. C..., et attendant les phénomènes ordinaires,

quand des coups frappés nous demandèrent d'éteindre complètement, ce que je fis en réservant une bougie placée derrière la porte que je comptais ouvrir une fois le fantôme matérialisé.

Le médium et M. C... furent d'abord soulevés en même temps et changés de place, de telle sorte que M. R..., assis sur le canapé, se trouva avoir le médium à sa gauche, la porte était à sa droite et moi en face de M. C.. à ma droite.

La cause nous demanda ensuite, par coups frappés, d'éteindre la bougie placée derrière la porte, ce que fit M. R...

Puis il referma la porte, ce qui ne peut pas se faire sans un bruit assez fort parce qu'elle a joué à l'humidité.

Nous nous remîmes en place dans le même ordre et nous causâmes comme d'habitude, nous communiquant nos impressions. Bientôt le médium nous dit qu'il sentait son bras diminuer, qu'il le sentait gros comme un sarment, puis qu'il se sentait dormir. Je dis alors à M. C... : « Tenez-lui les mains en cas qu'il s'endorme. »

Il lui prit alors les bras et me dit qu'il les sentait gros comme d'habitude, puis tout à coup : « C'est singulier, je sens son bras qui diminue ».

Je m'écriai alors : « Tenez-lui la taille ! »

M. R... le tint alors, ayant une main sur sa poitrine et l'autre sur son dos, et m'avertit qu'il dormait.

Presque aussitôt M. R... s'écria : « Ah ! mon Dieu ! voilà F... qui diminue ! Il diminue, il diminue ; il est mince comme une feuille de papier ! Je ne sens plus rien ! »

J'allumai instantanément et je ne peux pas exprimer quels furent mon étonnement et mon effroi quand je vis que le médium n'était plus là.

Tout ceci n'avait duré que cinq minutes à peine, et nous n'avions entendu aucun bruit de pas ni de porte ; il avait de gros souliers aux pieds et il n'y avait pas de tapis sur le parquet.

Nous étions tellement certains que la porte n'avait pas été ouverte, que nous cherchâmes instinctivement d'abord sous les meubles.

Enfin je m'avisai d'ouvrir la porte et trouvai le médium endormi à genoux derrière et la tête appuyée contre.

Je le réveillai et il fut ravi d'aise en apprenant son exploit ; c'est son rêve, d'arriver à disparaître instantanément aux yeux de ses contemporains.

Il manifesta l'intention de recommencer.

Nous nous assîmes alors dans la même position, après avoir placé préalablement une bougie allumée sur la cheminée de la deuxième chambre séparée de la première par un couloir de trois mètres, et fermé toutes les portes.

J'éteignis et dis immédiatement à M. R... : « Tenez-le bien, vous me direz s'il s'endort. »

M. R... me répondit aussitôt en avançant les mains pour le saisir : « Mais il n'est plus sur le canapé. » J'allumai de suite et vis que le médium n'était déjà plus là. Le guéridon était à sa place sur le canapé.

Nous trouvâmes le médium dans la deuxième chambre, couché en travers de la porte que nous eûmes quelque peine à ouvrir. La bougie était éteinte.

Cela n'avait pas duré deux minutes et nous n'avions entendu rigoureusement aucun bruit de pas ni de porte. Il est à noter que pendant ce court intervalle j'avais échangé quelques mots avec M. R..., ce qui prouve que nous avions conservé toute notre présence d'esprit.

Il est à remarquer que la première fois au moins le transport ne s'est pas effectué instantanément ; il semble y avoir eu comme une fluidification du médium, dont M. R... s'est parfaitement rendu compte.

Si l'on rapproche de ce fait l'observation de Crookes faisant passer lentement une fleur à travers la fente d'une planche de chêne et de certaines matérialisations de formes vivantes qui se font lentement sous les yeux du spectateur avec un bruissement particulier, on est porté à penser que le transport des objets comporte une désintégration de la matière en une substance éthérée susceptible de passer à travers la matière (1), comme le fait l'électricité, et une reconstitution de l'objet dont la forme a été conservée à l'état subjectif. La matière de l'objet est indifférente ; enfin il peut rester subjectivé pendant un temps assez long.

Je n'ai jamais vu réussir de transport que d'un médium à un autre, et encore c'étaient des médiums en rapport l'un avec l'autre. L'expérience ne peut pas être faite à volonté comme le semblent faire les Adeptes de l'Inde ; il y a des conditions encore indéterminées pour que le phénomène se produise.

Il arrive fréquemment que l'objet disparaît bien, mais qu'on ne le retrouve pas.

Quand le phénomène se complique d'un tracé d'écriture dans une lettre fermée, par exemple, le papier est très souvent brûlé ; il y a certainement une élévation de température. L'altération des cachets de l'enveloppe confiée à moi par le D[r] B... en était un indice. J'en eus la preuve peu de temps après.

(1) Je croirais plutôt : à travers *les fentes* de la matière, en appelant *fentes* toute solution de continuité existant *dans l'idée du médium* et de l'expérimentateur, même lorsqu'elle n'est plus visible objectivement. (F. K. Gaboriau.)

Deux ou trois fois par semaine je mettais des enveloppes dans la poche du médium sans le perdre de vue, pendant quelques minutes. Une fois, l'enveloppe fut à moitié carbonisée sans production d'écriture, une autre fois il y eut des marques de brûlures comme si un fer chaud avait été appliqué dessus, avec production non seulement d'écritures, mais aussi d'une sorte d'aquarelle assez mal faite.

Le plus souvent la lettre disparaissait et on n'avait plus de nouvelles, ou bien il ne se produisait rien.

Avant d'en finir avec cette question, je dois dire que M. le Dr B... a bien voulu venir lui-même et placer son enveloppe cachetée dans la poche du médium avec le même luxe de précautions que la première fois. Malheureusement l'expérience ne réussit pas. Dans cet ordre de choses il ne faut pas se décourager ; il faut quelquefois recommencer dix fois avant de tomber sur un moment où le médium est bien disposé.

J'ai omis dans mon dernier article de dire que le Dr B... m'avait recommandé de faire mettre dans l'eau les mains des assistants après l'expérience de l'enveloppe, afin de voir s'ils avaient touché l'intérieur saupoudré de matière colorante rouge. Je ne l'ai pas fait, étant bien sûr qu'aucun des assistants n'avait bougé pendant les quelques minutes où je m'étais dessaisi de cette enveloppe. Je le regrette, parce que cela aurait pu me donner d'utiles indications sur le rôle des mains astrales du médium pendant le phénomène.

(*A suivre*) D. MAC NAB.

La Boîte aux Faits

LES TABLES PARLANTES ET L'EAU BÉNITE

Le Havre, 16 février 1906.

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 1er février, page 54, l'*Echo du Merveilleux* rapporte le récit d'un incident de table tournante dû à la plume de la comtesse de L.

Sous le second Empire, un sien ami aurait arrêté net, dans une séance de spiritisme, une table en mouvement en jetant sur la dite table son mouchoir préalablement imbibé d'eau bénite. Ce bon catholique aurait eu des doutes sur l'orthodoxie de ces séances, l'agitation du meuble n'étant autre chose à ses yeux que le frétillement de la queue de Belzébuth, et dès ce jour, il se serait tenu à l'écart de ces manifestations démoniaques.

Manifestations démoniaques ! Etait-ce possible ? Voulant me rendre compte *de visu*, j'ai tenté la même expérience, bien décidé à mettre en déroute le roi de l'Enfer, Lucifer.

Le 8 février, j'ai rempli, dans le bénitier de l'église Saint-Michel du Havre, un flacon d'eau bénite. Le lendemain, dans une séance commencée à 4 heures, en présence de cinq personnes, j'ai jeté, sans mot dire, sur la table en mouvement, un mouchoir n'ayant subi aucune préparation.

La table a continué à se mouvoir. J'ai repris le mouchoir et, après l'avoir en secret imbibé copieusement d'eau bénite, je l'ai remis sur le meuble. La communication donnée à ce moment n'a nullement été interrompue. J'ai renouvelé l'expérience ; le résultat n'a pas changé. La troisième fois, en mettant le mouchoir sur la table, j'ai dit à l'esprit qui se manifestait : « C'est de l'eau bénite, n'en avez-vous pas peur ? » La table a frappé deux coups, ce qui, d'après le langage convenu, voulait dire : non.

« Croyez-vous en Dieu ? » La table a frappé un coup, ce qui voulait dire : oui.

Ainsi donc, par trois fois, je n'ai pu que constater mon impuissance à déloger Satan du cœur de la table.

Que la comtesse de L... tente elle-même l'épreuve ; elle verra si le résultat diffère.

Dans la séance du 19 janvier dernier, Mme E... demanda une prière à un esprit. Voici celle qui fut aussitôt dictée :

« Mon Dieu, faites que je sois bonne et secourable aux « malheureux. Faites que je vive pour la justice et la fra- « ternité. Je veux que, faible parmi les puissants, mon « respect des droits de chacun maintienne la paix.

« Mon Dieu, bénissez ceux que j'aime et donnez-leur « la foi. »

Dans la même séance, Mme E... obtint de sa mère, morte depuis plusieurs mois, la communication suivante :

« Ma fille, aie confiance. La bonté de Dieu est infinie ; il « sait récompenser ceux qui savent supporter avec rési- « gnation les peines terrestres. Ta mère est heureuse et « elle te prépare la voie qui conduit à la bienheureuse « éternité. Que mon souvenir te garde bonne envers tous « et sincère avec toi-même.

« Ta mère qui n'a jamais cesser de t'aimer. »

Si c'est le diable qui parle ainsi, avouez que sa fréquentation n'est pas aussi dangereuse qu'on se plaît à le dire.

Le spiritisme enseigne la pure morale du Christ, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Ce n'est donc pas lui, quoi qu'en dise la comtesse de L..., qui fait triompher le mal dont elle se plaint. Les détracteurs de cette doctrine sont ceux qui l'ignorent ou la connaissent mal. Qu'ils étudient et qu'ils expérimentent avant de juger, c'est le conseil que se permet de leur donner votre serviteur.

A. DE L.

[Il n'y a peut-être pas autant de contradiction qu'on pourrait le croire entre les faits que cite M. A. de L... et ceux qu'avait rapportés Mme la comtesse de L... Les tables sont enfluidées par les médiums et, quand elles parlent, c'est tantôt le médium ou les assistants qui parlent par son intermédiaire, tantôt des êtres de l'au-delà. L'eau bénite peut n'avoir pas d'effet dans le premier cas et en avoir dans le second.]

A PROPOS D'UNE HYPOTHÈSE DE NÉBO

7 mars 1906.

MONSIEUR MERY,

Permettez à un lecteur assidu de l'*Echo* d'émettre quelques réflexions au sujet du dernier article de Nébo.

N'est-il pas curieux de voir les savants admettre les hypothèses les plus hasardées afin d'éliminer, semble-t-il, l'action des démons ? Hypothèse pour hypothèse, il me paraît que si j'étais savant, je choisirais la plus simple. Pourquoi le savant n'admettrait-il pas comme hypothèse

ce que la masse des chrétiens considèrent comme une réalité ?

Laissons donc de côté les hypothèses sur la nature du temps, et constatons que Nébo voit juste en faisant ressortir l'influence des milieux. Le P. Lescœur (*Echo du Merveilleux*, année 1900, p. 290) attribue à l'hypocrisie des esprits de malice cette faculté qu'ils ont de s'adapter aux idées du cercle ambiant, cette facilité avec laquelle ils s'accommodent des diverses religions, mais il remarque que le catholicisme est toujours attaqué par eux en quelque endroit.

Vous-même, vous avez constaté maintes et maintes fois cette tendance des esprits à prôner des doctrines contraires aux dogmes catholiques. (Petite Sabourault, psychologie de Julia, etc., etc.)

Une expérience intéressante sur l'influence du milieu serait celle qui consisterait à noter les faits et gestes d'un médium réputé en présence d'un prêtre dûment autorisé et revêtu des pouvoirs de l'Ordinaire. Mais l'Eglise n'est pas instituée pour satisfaire la curiosité des fidèles ; et, si elle se faisait, l'expérience n'aurait qu'un but, qui serait de délivrer le médium des esprits qui le hantent. Et pourtant, il y a sans doute des manifestations médianimiques qui sont purement naturelles ; tout au moins il est permis de le supposer. Et alors, qui fera la séparation entre les manifestations naturelles et les manifestations diaboliques ?

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments bien distingués. J. L.

UN SORT

Le 23 février 1906.

Monsieur Gaston Mery,

Je viens vous soumettre une question qui, je crois, vous intéressera ; c'est au Directeur de l'*Echo du Merveilleux* que je m'adresse.

Dans une petite localité de l'arrondissement de Saint-Bonnet-le-Château (Loire) appelée Rochiguë, un fait peu banal s'est produit voilà bientôt un mois. Un fermier (dont je ne me souviens plus du nom, mais que je pourrais savoir si cela vous intéresse), le matin, en se rendant dans son écurie pour les besoins de la ferme, ne fut pas peu surpris de trouver deux vaches attachées à la même chaîne ; ce qui est le plus curieux, c'est qu'on a eu toutes les peines du monde à les séparer.

Vous devez connaître certainement comment sont faites les chaînes liant le cou des vaches à leur crèche : il est absolument défendu à quiconque de pouvoir faire passer deux têtes dans la même chaîne. L'on a essayé maintes et maintes fois sans jamais pouvoir y arriver. Comment comprenez-vous cela ?

Le fait que je vous signale s'est répété plusieurs fois dans la même localité. Je connais des personnes qui en ont été les témoins. Il est une idée bien enracinée chez les gens qui sont les victimes de ces faits : qu'un sort a été jeté sur la maison, et que c'est l'âme d'un parent défunt qui demande des messes.

J'ai tenu à vous apporter ces faits, certain que je suis qu'ils vous intéresseront.

Agréez, Monsieur, etc.

E. Royet.

LES MAINS DE FEU

Apparition, en 1654, dans la ville de Vera-Cruz, Indes, au R. P. Fr. François de Médina, religieux-prêtre de l'Ordre de Saint-Augustin : — de trois âmes du Purgatoire qui se sont ainsi nommées : — le capitaine Jules-César, ancien sergent-major de Vera-Cruz, et le capitaine Sébastien de Saint-Romain, originaire de cette même ville, tous deux morts en 1648, et André de Cumête de Guaxaca, mort en 1651, le premier laissant en témoignage, sur un coffre, l'empreinte d'une main de feu.

A propos des « mains de feu » dont nous avons, en ces derniers temps, parlé à plusieurs reprises, on nous signale, dans un curieux recueil périodique, qui paraît à Rome, sous la direction du R. P. Victor Jouet, le Purgatoire, *un récit qui vient à l'appui de nos études précédentes.*

Ce récit, conçu dans un esprit peut-être un peu mystique, est fort intéressant, et nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire.

Le récit que nous allons reproduire, tel qu'il fut publié en français, en 1675 (1), en italien en 1673 (2), est traduit de l'original espagnol publié en 1661 par Mgr Palafox y Mendoza, évêque d'Osma.

Nous donnerons : 1° le récit lui-même ; 2° les réflexions de Mgr Palafox, et 3° une notice sur la vie de cet évêque aussi docte que pieux. Nous reproduirons exactement la traduction ancienne, n'y changeant que l'orthographe, quand cela est nécessaire pour en faciliter la lecture à tous.

Nous serions très reconnaissants à qui nous indiquerait dans quel endroit est conservée aujourd'hui cette précieuse empreinte de feu, et nous mettrait sur la voie pour la retrouver et la faire connaître, comme nous avons fait pour celles que nous avons eu la consolation d'exposer sous les regards de S. S. Pie X, dans la mémorable audience du 4 août 1905 (3).

Le Souverain Pontife, après nous avoir donné ses paternels encouragements, nous recommanda de prendre au moins les photographies, quand nous ne pourrions avoir les objets eux-mêmes relatifs à notre Musé chrétien d'outre-tombe. C'est ce que nous avons fait jusqu'ici et ce que nous voulons continuer à faire par tous les moyens en notre pouvoir. Aussi prions-nous avec instance tous nos associés de vouloir bien nous aider dans nos recherches. Elles n'ont d'ailleurs

---

(1) Extrait du livre intitulé : *Lumière aux vivants par l'expérience des morts*, ou diverses apparitions des âmes du Purgatoire auprès de la Vén. Sœur Françoise du T. S. Sacrement, Carmélite Déchaussée, imprimées avec les judicieuses remarques de l'Illme D. Jean de Palafox, évêque d'Osma, traduites par le R. P. Albert de Saint-Jacques, Carme Déchaussé. — Lyon MDCLXX, avec approbations et permissions.

(2) Dal Padre Francesco della Croce, Carmelitano Scalzo della provincia di Napoli, 1673, con licenza de' Sup.

(3) Voir notre numéro de janvier de cette année.

d'autre but que la gloire de Dieu, le bien des âmes du Purgatoire et notre mutuelle édification.

Ces divers faits n'ayant qu'une autorité purement humaine tant que l'Eglise ne s'est point prononcée, ont plus ou moins de valeur, selon la valeur et le nombre des documents historiques sur lesquels ils reposent et dont ils sont accompagnés.

VICTOR JOUET, *Miss. Ap.*

I

LE RÉCIT DONNÉ PAR MGR PALAFOX Y MENDOSA ÉVÊQUE D'OSMA

En la ville de Vera-Cruz, dans les Indes, certaines âmes du Purgatoire apparurent à un religieux, l'an 1654. Et quoiqu'il fût doué de vertu et de valeur signalée, il tomba néanmoins en terre évanoui, et parce que ce cas est rapporté dans une lettre que m'écrivit le licencié Barnabé de Aguilara, vicaire de cette ville et curé de sa paroisse, personnage doué de très rares qualités, de vertus, exemple, doctrine, modestie, vérité, et plusieure autres talents, qui m'obligèrent en un concours de diversautres, de le faire curé et juge ordinaire de cette ville et son district, lorsque je desservais la sainte Eglise de la *Puebla de los Angelos* (dela population des Anges), il m'a semblé bon de l'insérer ici, singulièrement, parceque decette apparition résulta la conversion de trois hérétiques.

Dimanche passé, douzième de ce mois (1), vers les deux heures environ du matin apparut au P. Fr. François de Medina, religieux-prêtre de l'Ordre de Saint-Augustin, Conventuel du couvent de cette ville, trois âmes du Purgatoire, qui lui dirent leurs noms et ce qu'elles demandaient. Et comme le religieux leur demanda de quelle façon on lui ajouterait foi, le premier lui répondit qu'il lui laissait là cette marque ; et avec cela elles disparurent. Le religieux resta fort épouvanté, demandant confession à son compagnon de la cellule voisine, divisée seulement par une planche, lequel accourut et le trouva étendu par terre, privé de sentiment. Il cria, et, à sa voix, les autres religieux y accoururent avec de la lumière, et tous le virent étendu par terre, sans sentiment ; et ayant fait quelques diligences pour le faire revenir à soi, il sortit de cet évanouissement avec grande frayeur et tremblement. Ils le couchèrent dans son lit, et le P. Prieur Fr. Balthazar d'Espagne, s'étant approché de lui, s'aperçut que sur le couvercle d'un coffre, qui était joignant le chevet, était marquée une main de personne, imprimée comme avec du feu ; sur quoi il dit tout étonné :

« Quelle main est celle-ci ? »

(1) Août 1654.

Et alors le religieux, qui était déjà plus à soi, répondit :

« Celle-ci doit être la marque qu'il a dit qu'il laissait. »

Et alors le Prieur lui commanda avec précepte qu'il déclarât ce qui s'était passé ; ce que fit le dit P. François de la manière que je dirai par après à Votre Excellence.

Sitôt qu'il fut jour, on envoya appeler le mari d'une dame, à qui le premier avait recommandé qu'on dît certaines choses ; lequel étant venu, et la marque de la main lui ayant été montrée, sans qu'on lui eût dit autre chose, il dit :

« Cette main est celle de mon beau-père, parce que, chose étrange, elle a les mêmes marques et dispositions que quand il vivait. »

Le religieux lui raconta le surplus de ce qu'il lui avait dit, et les indices qu'il lui avait donnés, et celui-ci avoua que tout était vrai ; cependant, c'étaient choses dont le religieux n'avait pu avoir aucune connaissance.

Après ceci, sur les dix heures du matin, on m'envoya avertir de tout ce succès, et aussitôt je m'en allai au couvent ; j'examinai le religieux et un jeune homme qui couchait en sa cellule, et l'autre religieux qui l'avait confessé. Je vis la main, qui est certes une chose prodigieuse, et qui cause plus d'horreur qu'aucune qui soit en cette province ; le notaire en dressa le procès-verbal, que je renvoyai au gouverneur avec les déclarations.

Le religieux, en sa déposition, ne déclara point les noms de ceux qui étaient apparus, ni les choses qu'ils lui avaient dites, à raison que le Prieur lui avait donné précepte de ne les pas dire, lui semblant qu'il était convenable de les tenir secrètes. Néanmoins, cela ne se put faire, à cause du grand bruit qu'il y en avait eu. Car le même matin la chose commença à être divulguée, et on fit là-dessus tant de jugements téméraires sur qui étaient les personnes qui étaient apparues, et sur ce qu'elles demandaient, au préjudice de la réputation de plusieurs, que le Prieur jugea convenable de le déclarer, puisque le tout n'était contre la renommée de personne. Et partant, il leva le précepte.

Le religieux dit que le *premier* qui lui parla fut le capitaine Jules-César, qui avait été sergent-major de cette ville, lequel il connut clairement et distinctement, à raison de la clarté du feu qu'il jetait, lui et les autres ; il les vit dans le même équipage et les mêmes visages dans lesquels il les avait connus vivants (d'autant que ce religieux réside depuis longtemps dans cette ville), et lui dit qu'il avisa sa fille D. Elisabeth qu'elle fît placer sur un autel un grand tableau de N.-D. du Ro-

saire qu'il avait à son chevet quand il mourut, et qu'on fît célébrer tant de messes et faires d'autres suffrages, lesquels il déclara, et qu'ensuite il serait délivré des peines du Purgatoire dans lesquelles il était.

Le jour de l'Assomption de Notre-Dame, quinzaine d'août de cette année le sergent-major Louis Perez de Castro, gendre du susdit (qui est celui qu'ils firent appeler le même matin), fit incontinent porter le tableau et commencer les messes, tant hautes que basses, qu'avait demandées le défunt, et les autres suffrages se vont poursuivant. Et le même demanda au prieur que le religieux déclarât tout ce qui s'était passé, d'autant qu'il recevait beaucoup de consolation de ce que son beau-père était en chemin de salut, et que dans si peu de temps il dût sortir des peines pour s'en aller dans le ciel.

Le *second* était le capitaine Sébastien de Saint-Romain, originaire de cette ville (et tous deux moururent durant le cours des maladies de l'an 1648). Celui-ci pria qu'on lui dît des messes pour l'amour de Dieu, parce que depuis le jour de sa mort, personne ne s'était souvenu de lui. Et partant la piété des habitants de ce lieu a contribué par plusieurs aumônes à ce qu'on lui appliquât des messes et des bulles pour les trépassés (1), et d'autres suffrages.

Et la confrérie de Notre-Dame de l'Antique, dont il avait été confrère en cette église, lui fit chanter messe le jour suivant avec grande solennité et assistance de tout le clergé, et grand concours de peuple de la ville invité à cet effet; on lui appliqua encore plusieurs messes basses.

Le *troisième* était André de Cumète, habitant de Guaxaca, qui mourut en cette ville l'an 1651. Il pria qu'on lui fît dire certain nombre de messes, et qu'on donnât au couvent des religieuses de la Conception de la ville de Guaxaca, cinq cents pièces de huit, et que ces diligences étant faites, il sortirait du Purgatoire. On en a donné avis au capitaine Laurent de Villar, son exécuteur testamentaire, qui l'accomplira de la sorte.

Trois étrangers hérétiques, de ceux qui nient le Purgatoire, qui se trouvèrent alors en cette ville, pour avoir vu la marque de la main (qui comme je dis cause de l'horreur), ont été touchés de componction, et se veulent convertir à notre sainte foi, qu'ils confessent déjà être la véritable et certaine. Ils l'ont ainsi demandé, et on est à les catéchiser pour leur donner le Saint Baptême, ce qui se fera lorsqu'ils se seront bien instruits. Bénit soit Dieu, qui dispose toutes ces choses pour notre bien (p. 286-290).

(1) Spécial à l'Espagne.

II

RÉFLEXIONS DE MONSEIGNEUR PALAFOX

On ne peut nier que cet événement si récent (de son temps) ne soit grandement digne de marque ; et pour ce sujet il m'a semblé bon de l'insérer à la lettre en cet ouvrage et faire brièvement quelques remarques sur ce sujet.

Premièrement, la marque qu'il laissa sur le bois y demeura imprimée comme avec du feu matériel ; d'où l'on collige que le feu qui tourmente les âmes est matériel, d'où la vertu est élevée de Dieu à ce qu'elle agisse et brûle ce qui est spirituel, puisque rien n'est impossible à la Toute-Puissance. C'est de même sorte que dans le couvent des Religieux de Saint-Dominique de Zamora est demeurée la marque de la main qu'y laissa imprimée l'âme d'un religieux qui apparut à un autre.

Ils trouvèrent le religieux, à qui les trois âmes étaient apparues, privé de sentiment, parce que, comme nous avons dit autrefois, notre nature n'est pas suffisante à supporter les effets de ce qui est surnaturel.

Le religieux déclara ce que les âmes lui avaient dit, et cela se publia, en quoi on agit fort prudemment, parce que quand le silence est préjudiciable, la manifestation de l'événement en est le remède ; or, de le publier dans ces conjonctures, et avec ces circonstances, il n'en pouvait résulter tant de mauvais effets qu'en le dissimulant ; voire même le succès fit voir les bons qui en résultèrent.

Pour le capitaine Jules-César, qu'il nomme ici, je l'ai bien connu ; c'était un grand homme de bien, prudent, avisé et extrêmement modeste ; néanmoins, il était homme, et ainsi il avait des fautes à purifier.

Son gendre et successeur en son office se montra fort prudent (ainsi qu'il était par effet) de ne pas appréhender qu'on connût que son beau-père était en Purgatoire ; puisqu'on ne doit pas avoir de la confusion d'un tel avantage ; mais plutôt l'estimer par-dessus tous les honneurs du monde.

Le troisième défunt qui apparut était habitant de Guaxaca, et c'est chose bien remarquable qu'il n'apparut pas à Guaxaca, mais à Veracrux, où il était mort. Peut-être la Providence divine en disposa ainsi parce que (comme il constate par la relation) il avait en ce lieu son exécuteur testamentaire, à raison de quoi il y pouvait avoir des secours plus prompts et plus pieux.

Les effets de ces apparitions furent très utiles, puisqu'ils augmentèrent la charité et les suffrages dans les catholiques, qui en cette ville sont nombreux, dévots et libéraux, et grandement généreux ; ils dessillèrent

l'aveuglement de trois hérétiques à ce qu'ils se convertissent, les défunts furent secourus et les vivants instruits (p. 290-292).

III

NOTICE SUR MONSEIGNEUR PALAFOX

Il ne sera pas hors de propos d'insérer ici un court éloge de cet illustrissime prélat, fort célèbre en Espagne pour sa naissance, pour ses charges et dignités, tant ecclésiastiques que séculières, psur ses mœurs, vertus et sainteté de vie, et pour son éloquence et sa doctrine.

Quant à sa naissance, il était fils du marquis d'Hariza, au royaume d'Aragon, d'où il était natif.

Pour ses charges et dignités, il fut conseiller du Conseil des Indes, élu ensuite par la Sérénissime Impératrice Marie pour son grand-aumônier, et nommé par la même à l'évêché de la Peuplade des Anges en la Nouvelle-Espagne, où il donna des preuves très signalées de son zèle vraiment apostolique, plantant et cultivant cette nouvelle vigne, et paissant du lait de la foi ce nouveau troupeau de Jésus-Christ; où il souffrit des persécutions telles, qu'elles l'obligèrent souvent à se retirer dans les cavernes, comme ces premiers pasteurs de l'Eglise catholique, en sorte que le roi d'Espagne, pour ne point perdre un sujet d'un si rare mérite, le rappela en sa Cour, où, après avoir rendu compte, tant de l'administration de sa charge épiscopale que de celle de vice-roi de Mexico, qui lui avait été commise par le retour du duc d'Escalone, il fut pour récompense agrégé premièrement au conseil d'Aragon, et après nommé et élevé à l'archevêché de la ville d'Osma, qu'il gouverna le reste de ses jours.

Quant à ses mœurs et à ses vertus, elles ont été si parfaites, qu'elles lui ont acquis la réputation de sainteté ; il était extrêmement humble dans ses dignités, pauvre dans ses revenus ecclésiastiques, zélé dans les fonctions de son ministère, attentif par une continuelle et infatigable vigilance à la conduite de son troupeau, dont il procurait le profit spirituel par toutes les voies possibles, par les prédications, les confessions, les conversations, et en toutes ses actions. Il fut si charitable envers les pauvres, qu'il devint pauvre lui-même pour les secourir, se privant de l'aliment pour le leur donner, se dépouillant pour les revêtir ; de sorte que la mort le trouva plutôt en état de lui donner le nécessaire que de le priver du superflu, puisqu'il fallut que son église, par aumône, fournît les frais de sa sépulture. Enfin, sa vie, ses paroles, ses œuvres, ses écrits, sa piété, sa charité, ce don de larmes continuelles, sa mort, accompagnée de tant d'actes de contrition, de foi vive, d'espérance ferme, de charité très ardente, nous donnent juste sujet de le croire élevé dans un sublime degré de gloire, jugeant par ses mérites en terre de sa récompense dans le ciel.

Pour sa doctrine et son éloquence, elle s'est produite avec éclat dans tant de beaux livres qu'il a mis en lumière pour en illustrer toute l'Espagne et singulièrement dans cette « Lumière aux vivants par l'expérience des morts », que nous avons traduite, qui a reçu l'approbation avec éloges des plus savantes plumes, entre lesquelles celles du R. P. Benoît Rémy, clerc régulier, à qui en fut commise la revue et la censure avant que la mettre sous presse, et qui en parle en ces termes :

« Je tiens à singulière faveur que ce livre m'ait été « remis entre les mains. Je l'ai lu avec particulier « contentement, et y ai trouvé beaucoup de quoi profiter, et confesse que bien que l'auteur ait écrit tant « de livres pleins d'érudition, de doctrine et de fruits « par lesquels il a servi la Sainte Eglise, néanmoins, « en celui-ci, il a surpassé tous les autres et soi-« même. »

Et le R. P. Maître André Morales, de l'Ordre de St-Augustin, en donne encore cette approbation :

« Ce que je puis dire de ce livre, c'est qu'il semble « que Mgr Palafox l'a écrit depuis la Patrie, où notre « piété le peut considérer déjà comme Bienheureux, « à l'égard des dispositions que nous lui avons vu « apporter pour rendre heureux son dernier voyage « à la Patrie. Il est autant plein d'érudition que de « zèle; il semble qu'il n'ait pas eu assez de vie pour « tant écrire, ni même dans une longue vie assez de « temps pour avoir traité tant de matières avec tant « de perfection, que ses écrits pourraient servir pour « lecture d'autant de sciences qu'on en enseigne dans « une célèbre Université ». (Préface, p. 11-14).

ÇA ET LA

Une lettre de M. de Novaye

Nous avons reçu la lettre suivante :

CHER MONSIEUR,

Dans votre rubrique « Çà et Là » de l'*Echo* du 1er mars, votre collaboratrice Mme Maurecy raconte une visite qu'elle a faite à deux voyantes, qui toutes deux ont la vision de la guerre probable. L'une dit que nous serons vainqueurs, l'autre affirme exactement le contraire. Ce qu'il y a de curieux, c'est que pour celui qui a étudié les prophéties, cette contradiction inconciliable en apparence est parfaitement explicable. En effet, que disent les prophéties ? Que nous serons tout d'abord battus à plates coutures, et que ce n'est qu'après que nous nous ressaisirons et que nous battrons les Allemands, très probablement sous la

conduite du Grand Roi, que beaucoup de prophéties appellent l'*Empereur*.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Baron DE NOVAYE.

5 mars 1906.

Sorcières voleuses

Nous allons citer deux exemples qui prouveront à nos lecteurs qu'ils doivent se méfier des voyantes, cartomanciennes, etc., dont la bonne foi n'a pas été suffisamment démontrée.

La Sûreté vient d'arrêter une femme qui avait pris le nom d'Emilie de Masseray, se disait doctoresse en droit et en médecine et se prétendait en relations avec les esprits. Elle fréquentait assidûment le jardin du Luxembourg et avait capté la confiance des domestiques qui fréquentent ce jardin public. Elle prédisait leur avenir et celui des enfants confiés à leur garde. On l'avait surnommée la « Sorcière du Luxembourg ».

Elle eut bientôt une clientèle très étendue. On l'hébergeait, on la nourrissait, on la comblait de cadeaux. On lui confia des objets d'art, des bijoux, puis de l'argent et des titres. La plupart de ces objets furent engagés par elle au Mont-de-Piété.

Mais un beau jour, quelques dupes portèrent plainte et, sur mandat du Parquet, Emilie de Masseray fut arrêtée et conduite au Dépôt.

La seconde aventurière dont nous voulons entretenir nos lecteurs, habitait rue Sainte-Catherine, à Bordeaux. Elle s'appelait Mme Harold. Après s'être fait remettre par beaucoup de ses clients 150 francs, en leur promettant de leur faire gagner de gros lots des tuberculeux, elle vient de partir, emportant 20.000 francs.

Cette somme lui avait été remise par une dame de Bordeaux, à qui elle avait promis de lui indiquer un mode de placement qui ferait rapporter dix pour cent à son argent. Mais elle voulait avoir les 20.000 francs entre les mains pour conjurer les maléfices. Elle partit un beau jour, laissant à sa dupe une lettre dans laquelle elle racontait qu'impuissante à chasser le guignon, elle emportait l'argent... à Jérusalem. Elle terminait en lui défendant de porter plainte, sous peine de tomber raide morte à l'entrée du commissariat.

La police est aujourd'hui sur les traces de l'habile voleuse, contre qui plus de cinquante plaintes ont été déposées.

A TRAVERS LES REVUES

DEUX FAITS AUTHENTIQUES

Sous ce titre, dans la *Revue spirite*, nous trouvons le récit de deux faits extrêmement curieux, constatés par un de nos plus brillants officiers de l'armée coloniale, le lieutenant-colonel Etienne Péroz. Laissons-lui la parole.

Le premier fait date de 1885. C'était au poste soudanais de Niagassola où, durant de longs mois, j'eus à subir avec ma petite garnison et la population du village protégé par le fort, l'investissement de l'armée compacte de Samory. Il faut avoir lu la description d'un siège aux heures les plus sombres du moyen âge pour s'imaginer l'affreuse détresse dans laquelle ce monde de guerriers, de vieillards, de femmes et d'enfants, vécut pendant près d'une demi-année. La famine, la peste, la petite vérole, l'incendie, tous les maux déchaînés le décimèrent effroyablement.

Les deux tiers de la population adulte, les trois quarts des enfants, plus de quatre mille habitants périrent dans ces jours terribles.

Deux mille squelettes erraient encore à la garde des murs lorsque nous fûmes débloqués.

Notre garnison eut, elle aussi, à souffrir d'une mortalité considérable : Sur vingt-deux Européens gradés ou soldats, canonniers ou fantassins, à la fin du siège, nous n'étions plus que cinq ! Quant à mes fidèles tirailleurs noirs, un quart avait disparu. Mais j'oublie mon histoire — un fait curieux de télépathie. Ces tristes souvenirs sont, malgré moi, la cause de cette digression. Donc, peu de mois avant mon départ de France j'avais vu s'embarquer pour l'expédition de Chine dirigée par l'amiral Courbet, de glorieuse et pure mémoire, un camarade que j'affectionnais sincèrement, le lieutenant Zaph, celui-là même qui, dites-vous, avait servi sous vos ordres et dont, comme moi, vous aviez apprécié la bonté, l'énergie et le courage. C'est avec un réel serrement de cœur que je l'avais vu partir, comme si je ne devais plus le revoir. Mais le temps avait fui et j'avoue que ma vie de dangers avait un peu voilé son souvenir, lorsqu'une nuit, à Niagassola, je rêvai de Zaph blessé et mourant, tristes moments dont je revois tous les détails circonstanciés.

Près d'une palissade passait une bande de Pavillons noirs chinois aux prises avec une compagnie d'infanterie de marine ; j'entendais la fusillade, et j'assistais, entre deux nuages de fumée de poudre, au terrible corps à corps des combattants, quand j'aperçus Zaph, le sabre dans une main, le revolver dans l'autre, encourageant ses hommes, puis, sous mes yeux, tomber frappé de plusieurs coups de feu. Je me penchai sur son cadavre dont le visage était ensanglanté et, dans son regard éteint, il me sembla percevoir comme un adieu. Je fus tellement frappé par ce songe qu'en ouvrant les yeux je me précipitai vers ma table et, saisissant ma plume, je notai, en marge de mon *Journal de Siège*, le rêve que je venais de faire, avec l'heure et la date.

Nous étions sans aucune relation avec le reste du monde depuis quatre-vingts jours et nous demeurâmes encore ainsi isolés pendant trois autres mortels mois

Lorsque, délivrés enfin, les nouvelles de France purent nous parvenir et que j'eus pris connaissance du volumineux paquet de lettres de ma famille et de mes amis, je parcourais les journaux, lorsqu'un numéro des *Tablettes des Deux-Charentes*, feuille maritime, m'apprit la mort de mon pauvre camarade Zaph, en Chine, à la date même et dans les circonstances exactes où j'avais eu mon rêve.

C'est un problème que je n'essaierai point de résoudre, mais cette coïncidence m'a longtemps impressionné. Est-ce son esprit qui vint à moi au moment de sa mort? Est-ce mon double extériorisé qui se transporta près de lui? Mystère insondable !

⁂

La seconde histoire que je raconte tout au long dans le volume que j'achève en ce moment : *Hors des Chemins battus*, et que je vous laisserai commenter, continua le colonel Péroz, est d'un ordre d'idées plus mystérieux encore ; la voici dans toute sa simplicité :

C'était au Tonkin dans le Haut Song Cau, en 1896.

Une compagnie de tirailleurs indigènes en colonne donnait la chasse, depuis le matin, à une bande de pirates qui fuyait devant elle. Le capitaine C..., qui la commandait, fit faire la halte et, pour la mettre à l'abri des ardeurs torrides du soleil, résolut de la faire camper dans une vieille pagode.

Mais les tirailleurs se refusèrent à y pénétrer assurant qu'elle était hantée par des Ma-Koui, c'est-à-dire par des démons, et qu'ils n'y entreraient que si le sorcier du village, qui avait le pouvoir de les en chasser, était appelé ! Le capitaine, au lieu de rire, adopte cette idée et envoie quérir le prétendu sorcier qui arrive suivi d'une petite fille de douze ans, laquelle endormie avait la double vue. Vous voyez, mon cher ami, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et qu'à cinq mille lieues de France un Donato indigène et sa Lucile donnent aussi des représentations curieuses.

« Il y a trois Ma-Koui dans la pagode, dit l'enfant (que vous appelleriez un médium, sans doute), je les vois bien quoiqu'ils ne veulent pas être vus par vous et resteront invisibles. Ils demandent à être transportés en cérémonie dans un autre abri, à ce petit pagodon que vous voyez près d'ici. » Quelques tirailleurs des plus téméraires entrèrent prendre la chaise sacrée en bois doré et laqué de rouge, la fillette leur ayant assuré qu'ils n'avaient rien à craindre.

Ce siège placé devant la pagode, six tirailleurs passèrent les bambous dans les supports. — « Partez, dit l'enfant, un Ma-Koui vient de s'y asseoir. » Les porteurs, trois devant, trois derrière, enlevèrent la chaise comme une plume et se dirigèrent suivis d'un groupe de tirailleurs vers la demeure indiquée où, sans doute, le premier démon disparut. Au retour de la chaise, la même cérémonie eut lieu, et les six porteurs enlevèrent encore sans le moindre effort le siège et son invisible occupant sans que cette scène provoquât la moindre hilarité chez les tirailleurs. Mais, où le fait extraordinaire parut évident et incompréhensible, ce fut au troisième voyage. — « Le dernier Ma-Koui, dit la fillette endormie ou entrancée, si vous aimez mieux, dit en riant qu'il va faire de la résistance et qu'il sera impossible de l'emporter tant il est lourd. »

Le sorcier le supplia de sortir, lui assurant que ses deux compagnons et lui ne seraient pas inquiétés et que le lendemain la pagode leur serait rendue. Le Ma-Koui invisible comme les deux autres décide alors, après quelques résistance, à sortir de la pagode et à s'asseoir.

Les six tirailleurs saisissent alors les bambous devant et derrière, mais tous leurs efforts sont vains ; le siège est collé aux dalles qui sont devant la porte de la pagode ; il s'exténuent inutilement, rien ne bouge. Le capitaine, incrédule jusque-là ainsi que ses deux lieutenants et les sous-officiers européens, ordonne de doubler l'équipe... Douze tirailleurs, malgré toute leur force, restent impuissants à soulever la chaise de terre. Les officiers, voulant acquérir la preuve du phénomène, joignent un instant leurs efforts à ceux de leurs hommes... peine inutile...

Tout à coup la petite congaï éclate de rire : « Le Ma-
« Koui, dit-elle, s'est moqué de vous tous, mais il va
« diminuer son poids et vous allez pouvoir l'emporter. »
En effet, les douze tirailleurs arrivent, après de violents efforts, à arracher la chaise du sol, et, marchant en trébuchant, écrasés sous le poids, ils parviennent à faire une centaine de mètres, rendus, épuisés.

Reprenant courage ils arrivent enfin au pagodon où, n'en pouvant plus, ils manquent de se laisser choir et avec eux la chaise.

Sueur au front, membres tremblants, traits décomposés, avec toutes les marques d'une exténuation absolue, tous s'étendirent sur le sol à l'instant où l'invisible diable, quittant sans doute son siège, celui-ci avait repris son poids normal et léger.

Ce fait, je vous le répète, s'est passé en présence du capitaine C..., de ses deux officiers et de plusieurs sous-officiers européens qui sont venus en témoigner devant moi au cours de l'inspection que je passai de ce détachement quelques jours après.

— Que dites-vous de cela, monsieur le Spirite ?

— A cela, mon cher Péroz, je répondrai que vous venez de me fournir encore ce que tant de fois l'expérience nous a démontré, la preuve que les esprits inférieurs restent le plus souvent attachés après la mort aux lieux où ils ont vécu dans le mal. Les Ma-Koui, comme les Tonkinois appellent ces esprits souvent invisibles pour la plupart des vivants, parfois visibles pour des natures privilégiées comme celle de la petite fille tonkinoise, sont peut-être les âmes d'anciens pirates criminels de ce village, ou même de bonzes de cette pagode, qui, autrefois, ont pu commettre des fautes graves.

Tout simplement, ces esprits désincarnés font là leur purgatoire (qui peut-être est l'enfer) jusqu'à ce que la réincarnation leur soit accordée afin d'effacer leurs fautes et de se rapprocher de Dieu dans une vie nouvelle meilleure.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE
D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Dimanche, 25 février, a eu lieu une réunion de Comité, réunion importante par les résolutions qui ont été prises. Afin de contribuer dans le sens le plus large à la progression des sciences psychiques, il a été décidé qu'à l'avenir les membres de la Société se réuniraient par groupes de dix, chaque groupe expérimentant isolément.

Les résultats seraient ensuite totalisés, soit à chaque réunion de section, soit au moment de la réunion générale du mois de mai.

En second lieu, afin de guider les nouveaux adhérents, chaque membre d'un groupe ancien prendrait la direction d'un groupe composé de nouveaux adhérents auxquels il aurait pour mission d'enseigner la façon d'étudier scientifiquement les phénomènes psychiques.

Un double avantage paraît devoir résulter de cette combinaison : d'un côté les membres déjà rompus aux recherches ne seraient pas entravés dans leurs études d'ordre plus avancé, et de l'autre, les membres nouveaux seraient amenés par une gradation rationnelle au but qu'ils se proposent.

Les personnes désireuses de faire partie de la Société, et les membres adhérents demandant à entrer dans un groupe, sont priés de s'adresser, pour les sections de province et de l'étranger, à M. le Dr Joire, président de la Société, à Lille, et pour la section de Paris à M. le Dr Kocher, secrétaire général, **113**, rue de Rennes, à Paris.

Le Gérant : GASTON MERY

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73